



Karl Marx: l'organisation et l'exploitation du travail

Bruno Tinel

► **To cite this version:**

Bruno Tinel. Karl Marx: l'organisation et l'exploitation du travail. J. Allouche. Encyclopédie des ressources humaines (2ème édition), Vuibert, pp.1557-1564, 2006. <halshs-00266214>

HAL Id: halshs-00266214

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00266214>

Submitted on 21 Mar 2008

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Marx, organisation et exploitation du travail

Bruno TINEL*

Juin 2005

Résumé :

Ce texte expose les principaux traits de l'analyse par Marx du procès capitaliste d'exploitation de la force de travail. Après avoir rappelé ce qu'est la théorie de l'exploitation, les notions de coopération simple et de travailleur collectif permettent d'identifier le double aspect du commandement dans la production capitaliste. Dans la manufacture, où la subordination du travail est tout d'abord formelle, le métier est recomposé à partir des procédés. Les ouvriers se spécialisent sur un nombre de tâches plus réduit, ce qui diminue la valeur de la force de travail. La fabrique donne lieu à une objectivation de la division du travail qui permet au capital de subordonner réellement le travail et de dégager une plus-value relative. La division du travail apparaît moins comme un moyen d'accroître la productivité que de réduire la valeur de la force de travail et donc de modifier la répartition, en faveur du capital, de la valeur créée par le travail ; c'est-à-dire d'accroître le taux d'exploitation.

Mots clés : exploitation, coopération, travailleur collectif, coordination, commandement, subordination, division du travail.

Title: *Marx, organization and exploitation of labor*

Abstract:

This paper sums up the Marxian analysis of the capitalist exploitation process. The double aspect of direction is emphasized. Notions of formal and real exploitation are used to show that division of labor is less the way to improve productivity than to increase the capital's share of the surplus value.

Key words: exploitation, cooperation, collective worker, coordination, command, subordination, division of labor.

Code JEL : B14, D20, L23, P16.

* Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, MATISSE; btinel@univ-paris1.fr ; texte à paraître dans J. Allouche (coord.) *Encyclopédie des ressources humaines*, Vuibert, seconde édition.

L'objet du présent article est de donner une lecture au plus près du texte de l'analyse par Marx, essentiellement dans *Le Capital*, du procès d'exploitation de la force de travail, c'est-à-dire de l'extraction de la plus-value, dans un contexte capitaliste.

1. La théorie de l'exploitation

Point de départ bien connu, de nature philosophique, dans le sillage de l'économie politique classique : pour Marx, seul le travail est créateur de valeur. Sans l'homme, les machines n'existeraient pas. Elles ne font que transmettre de la valeur créée antérieurement par le travail, et encore ne peuvent-elles le faire qu'à l'aide du travail. Substance de la valeur, le travail est la mise en mouvement de la force de travail. Mesurer la valeur d'une marchandise, pour procéder à l'échange et à la répartition, revient à mesurer la quantité de travail socialement nécessaire pour la produire. Celle-ci peut être appréciée par la durée pendant laquelle la force de travail est mise en mouvement, avec l'hypothèse que tous les types différents de travail peuvent être ramenés à du travail simple. En termes de temps de travail, il est supposé que le travail complexe est un multiple du travail simple.

Dans une économie où règne la marchandise, *i.e.* où l'on produit uniquement pour vendre et non pas pour consommer soi-même sa propre production, donc dans une économie capitaliste, la force de travail est considérée comme une marchandise et, bien qu'elle ne soit pas produite pour être vendue, s'échange comme telle. La valeur de la force de travail correspond alors au temps de travail socialement nécessaire pour la reproduire. Au-delà de cette durée, la mise en mouvement de la force de travail donne lieu à du surtravail, pendant lequel est créée la plus-value, que s'approprie celui qui a avancé les fonds nécessaires pour mettre en mouvement la production. Le rapport entre la plus-value et la valeur de la force de travail, c'est-à-dire entre la valeur qu'elle crée et la valeur qu'elle coûte au capitaliste, est le taux de plus-value, ou taux d'exploitation. Celui-ci se distingue du taux de profit, lequel consiste à rapporter la plus-value sur l'ensemble des fonds avancés et non plus seulement sur les salaires. Le taux d'exploitation peut s'accroître de deux manières non exclusives l'une de l'autre. Soit, en augmentant la durée totale de la journée de travail, ce qui donne la plus-value absolue ; soit, en diminuant la valeur de la force de travail, ce qui donne la plus-value relative.

Dans le mode de production capitaliste, la relation que nouent un salarié et celui qui l'emploie est une relation de subordination fondée sur la dépendance économique. Celui qui vend sa force de travail accepte de le faire parce qu'il n'a pas d'autre choix pour subsister. Il ne peut pas produire directement pour lui-même tout ou partie des biens utiles pour satisfaire ses besoins élémentaires parce qu'il ne dispose pas des facteurs qui pourraient le lui permettre. Il ne possède que ses bras. Sa survie est conditionnée par l'acquisition d'une quantité suffisante de monnaie en échange de laquelle il peut acheter des marchandises. Il ne peut obtenir cet intermédiaire, par lequel il est obligé de passer pour se reproduire, qu'en vendant sa force de travail, pour une durée limitée. Sa subsistance est donc littéralement subordonnée à, ou conditionnée par, l'acquisition du numéraire qu'il obtient en échange de sa propre soumission momentanée à un tiers. À tout moment, celui qui vend sa force de travail redoute que la continuité de la relation de subordination par laquelle il obtient l'équivalent général en échange de quoi lui revient enfin sa subsistance, ne soit rompue. Réciproquement, celui qui possède de l'argent et achète la force de travail est en position de force non seulement parce qu'il peut s'abstenir de passer contrat durant un certain temps, sans mettre en danger sa propre subsistance, mais aussi parce qu'il sait que celui qui vend sa force de travail craint de perdre l'accès au numéraire et enfin parce qu'il existe un grand nombre d'individus, à ses yeux substituables les uns aux autres, qui offrent leur force de travail.

Mais il y a une autre raison pour laquelle la relation salariale est une relation de subordination. Elle tient au caractère de marchandise prêté à la force de travail lors de son échange. Du point de vue de l'acheteur, acquérir une marchandise signifie pouvoir disposer de ses caractéristiques concrètes comme il l'entend, c'est-à-dire en faire usage. Or, « *l'usage ou l'emploi de la force de travail, c'est le travail. L'acheteur de cette force la consomme en*

faisant travailler le vendeur » (Marx [1867], *Le Capital*, chap. VII, I, p. 727). Ce travail est donc exécuté « *pour le compte du capitaliste et sous sa direction* » (*loc. cit.*). Si, dans la sphère de la circulation, un semblant d'égalité peut paraître primer entre l'acheteur et le vendeur de la force de travail, en raison du principe de l'échange d'équivalents, il en va donc tout autrement de la sphère de la production. Quel est l'objectif du capitaliste ?

L'aiguillon le plus puissant, le grand ressort de la production capitaliste, c'est la nécessité de faire valoir le capital ; son but déterminant c'est la plus grande extraction possible de plus-value, ou ce qui revient au même, la plus grande exploitation possible de la force de travail. (Marx [1867], livre I, section 4, chap. XIII, p. 870, souligné par Marx)

Pourtant, cet objectif n'est pas spécialement celui du salarié. Il n'est d'ailleurs pas considéré par Marx comme un être paresseux répugnant à toute forme de travail puisque, au contraire, cette forme d'activité occupe une place anthropologique centrale chez l'auteur. Le salarié, pour sa part, recherche avant tout à faire subsister sa propre personne et les siens et à promouvoir son développement et son autonomie. Ce n'est que dans cette perspective qu'il consent, provisoirement, à se soumettre au capital. Travail et capital luttent en permanence l'un contre l'autre. Le premier cherche à se défaire du fardeau de la nécessité pour devenir libre tandis que le second doit réduire le premier à l'état de quasi-objet pour grossir sans fin. Ce faisant, le premier oppose sans cesse une résistance que le second, par tous les moyens, s'applique inlassablement à briser ou à contourner.

2. La coopération simple

Dans le chapitre XIII du *Capital*, Marx expose ce qui à ses yeux constitue le mode fondamental de la production capitaliste : la coopération. Sous sa plume, ce terme ne renvoie pas à la thématique du bien commun. Qu'est-ce que la coopération simple pour Marx ? Rassembler plusieurs ouvriers en même temps et dans un même champ de travail conduit à obtenir une plus-value supérieure à celle qui serait obtenue par le même nombre d'individus travaillant séparément les uns des autres. Il y a donc une plus-value qui provient spécifiquement du caractère collectif de la production. L'ensemble des travailleurs qui donne lieu à cette plus-value supplémentaire n'est pas réductible à la somme de ses parties. Cet ensemble de travailleurs dont l'activité se conjugue forme un *travailleur collectif*.

Il s'agit ni plus ni moins de ce que l'on appelle aujourd'hui les économies d'échelle. Plus l'échelle de production est élevée, plus la plus-value imputable directement à la coopération est élevée. La coopération puise ses gains à deux sources. D'une part, elle permet de réduire les coûts fixes. D'autre part, surtout, la force supplémentaire propre au travailleur collectif procède de la simultanéité des actions orientées par un but commun, qui les met en synergie voire en fusion.

Marx considère que cette force collective résulte du fait que l'homme est un animal social : « *le seul contact social produit une émulation et une excitation des esprits animaux (animal spirits) qui élève la capacité individuelle d'exécution* » (*op. cit.*, chap. XIII, p. 864). Mais c'est surtout l'aspect à la fois combiné et simultané des actions, éventuellement identiques, qui produit cette force : « *En agissant conjointement avec d'autres à des fins communes et d'après un plan concerté, le travailleur efface les bornes de son individualité et développe sa puissance comme espèce* » (*ibid.*, p. 867). Dans la coopération simple, le travail n'est pas divisé mais en quelque sorte multiplié par son caractère social. Plus le nombre de travailleurs réunis pour coopérer est élevé, plus il est nécessaire d'organiser l'ensemble des actions simultanées afin que s'exprime la force sociale du travail. La coopération crée un besoin spécifique de direction pour coordonner l'ensemble des actions du travailleur collectif, c'est la métaphore du chef d'orchestre :

Tout travail social ou commun, se déployant sur une assez grande échelle, réclame une direction pour mettre en harmonie les activités individuelles. Elle doit remplir les fonctions générales qui tirent leur origine de la différence existante entre le mouvement d'ensemble du corps productif et les mouvements individuels des membres indépendants dont il se compose. Un musicien exécutant un solo se dirige lui-même, mais un orchestre a besoin d'un chef. (*ibid.*, p. 869, souligné par Marx)

La coopération simple, qui crée une « *fonction de direction, de surveillance et de médiation* » (*loc. cit.*), existe avant l'ère capitaliste dans toutes les civilisations mais elle n'est alors employée que de manière sporadique pour élever dolmens, pyramides ou cathédrales. Ainsi, la fonction de direction, qui découle du besoin de coordination inhérent à la coopération simple, n'est pas à proprement parler produite par l'organisation sociale dans laquelle elle prend place. Autrement dit, la fonction de direction découlant du caractère social de la production n'est pas propre au capital.

3. Double aspect du commandement dans la production capitaliste

Jusqu'ici, il a été question de coopération uniquement du point de vue de la production en général, donc indépendamment de tout mode de production, mais quel lien Marx établit-il entre la coopération simple et la production capitaliste ? Contrairement aux métiers du Moyen Âge qui se caractérisent par la dispersion et l'individualisation du procès de production, la production capitaliste met en jeu par définition la coopération : « *La production capitaliste ne commence en fait à s'établir que là où un seul maître exploite beaucoup de salariés à la fois* » (*ibid.*, p. 859). L'auteur fait donc de la production capitaliste, en premier lieu, une systématisation de la coopération, dont la condition matérielle est la concentration de moyens de production et de subsistance, entre les mains de capitalistes individuels, suffisante pour acheter la force de travail d'un grand nombre d'ouvriers. Ainsi, le capitaliste occupe la fonction de coordination inhérente à la coopération parce que c'est lui qui rassemble les travailleurs, et non pas en raison d'une aptitude quelconque à bien coordonner. Il peut les rassembler et les diriger parce qu'il possède déjà suffisamment de capital pour le faire, et non l'inverse :

« *Le capitaliste n'est point capitaliste parce qu'il est directeur industriel ; il devient au contraire chef d'industrie parce qu'il est capitaliste. Le commandement dans l'industrie devient l'attribut du capital, de même qu'aux temps féodaux la direction de la guerre et l'administration de la justice étaient les attributs de la propriété foncière* ». (*ibid.*, p. 872)

Pour Marx, ce caractère systématique de la coopération dans la production capitaliste donne l'illusion de « *l'éternelle nécessité des seigneurs du capital* » (*ibid.*, n. (a), p. 872) car le capital, ne payant la force de travail qu'individuellement à chaque ouvrier, s'en approprie les forces sociales.

Le caractère capitaliste de la production ajoute un second élément, déconnecté de la coopération en tant que telle, à la fonction de direction occupée par le capital, il s'agit de la fonction d'extraction de la plus-value. Elle rend despotique la fonction de direction, dans la production capitaliste, car elle consiste à maximiser l'exploitation de la force de travail, ce qui suppose sa soumission :

Entre les mains du capitaliste, la direction n'est pas seulement cette fonction spéciale qui naît de la nature même du processus de travail coopératif ou social, mais elle est encore, et éminemment, la fonction d'exploiter le processus de travail social, fonction qui repose sur l'antagonisme inévitable entre l'exploiteur et la matière qu'il exploite. (...) Si donc la direction capitaliste, quant à son contenu, a une double face, parce que l'objet même qu'il s'agit de diriger est, d'un côté, processus de production coopératif et, d'un autre côté, processus d'extraction de plus-value, la forme de cette direction devient nécessairement despotique. (*ibid.*, p. 870-1, souligné par Marx)

Le commandement dans le laboratoire secret de la production capitaliste a donc une double dimension. Marx dissocie, d'une part, la fonction de coordination, propre au caractère collectif de la production. Cet aspect de la direction se retrouve aussi dans des formes non capitalistes de production. D'autre part, la fonction d'extraction de la plus-value, propre à la forme capitaliste, nécessite le despotisme en raison de la résistance qu'elle suscite chez les travailleurs. Mais d'autres modes de production peuvent donner lieu à d'autres combinaisons : rien n'oblige à ce que la fonction de direction requise par le travailleur collectif prenne une forme despotique. Enfin, pour s'en tenir au mode de production capitaliste, la forme concrète de la direction évolue au cours du temps. À mesure que le capital, par sa concentration, devient capable de mobiliser simultanément un nombre plus grand de travailleurs, ceux-ci peuvent collectivement lui opposer une plus grande résistance. En réponse, le capital accroit

encore sa pression pour vaincre cette résistance et extraire davantage de plus-value. Cette lutte donne lieu à des transformations dans l'organisation de la production. La direction capitaliste se perfectionne pour répondre à la résistance qu'elle fait elle-même naître en cherchant à soumettre le travail au processus d'extraction. Ainsi, une fois que la concentration d'argent est suffisante pour se transformer en capital, c'est-à-dire permettre « à son possesseur d'exploiter assez d'ouvriers pour pouvoir se décharger sur eux du travail manuel » (*ibid.*, p. 869), le capitaliste va d'abord surveiller lui-même les ouvriers qu'il emploie. Puis, au fil de l'accroissement de son capital et avec lui du travailleur collectif, il transfère cette tâche à « une espèce particulière de salariés » (*ibid.*, p. 871). Ainsi, l'accroissement de la puissance du capital et du travailleur collectif donne lieu à un processus de délégation en cascade du pouvoir de direction que Marx assimile à la hiérarchie militaire.

Analyser cette montée de la hiérarchie capitaliste dans la mobilisation de la force de travail c'est, pour Marx, analyser par les formes de la division du travail comment évolue la coopération, initialement présente dans la manufacture sous une forme simple, vers des formes plus élaborées.

4. Les transformations dans l'organisation du travail

Plusieurs types d'organisation de la production, au sens « micro-économique » pourrait-on dire, peuvent coexister à un moment donné de l'histoire. Cette hétérogénéité organisationnelle n'est cependant pas, pour Marx, le fruit d'un calcul coût / avantage entre divers « coûts de transaction » et « arrangements contractuels » ou entre diverses techniques de production plus ou moins consommatrices de l'un ou l'autre facteur. Chaque mode de production donne lieu à une forme d'organisation qui lui est spécifique et leur succession occasionne un empilement de formes organisationnelles. Un nouveau mode de production impose de manière dominante la division du travail qui lui est propre sans détruire totalement les formes anciennes qu'elle vient concurrencer, si bien que coexistent à un moment donné plusieurs types de productions. La persistance de formes anciennes et dominées découle du fait qu'un mode de production n'est pas un état achevé mais un processus.

La pluralité des modes de coordination et d'extraction de la plus-value résulte du chevauchement, à un moment donné de l'histoire, de plusieurs modes de production. Un mode de production qui devient dominant ne détruit pas totalement tous les éléments de celui qui l'a précédé. Il détruit ce qui fait obstacle à son propre développement et subordonne de manière plus ou moins durable les autres aspects de l'ancienne organisation sociale de la production. Ces ajustements ne sont pas instantanés. La succession des modes de production s'étire dans le temps si bien que, quand bien même une forme donnée d'organisation serait appelée à disparaître totalement, ce processus peut s'étendre sur une période plus ou moins longue pendant laquelle coexistent plusieurs types d'organisation.

Le rôle que Marx accorde aux luttes sociales dans les transformations économiques le conduit à remarquer que la persistance d'une forme ancienne peut très bien résulter de résistances et de compromis institutionnalisés : certaines activités ou segments d'activités marginales, c'est-à-dire non prioritaires pour le mode de production dominant, sont en quelque sorte provisoirement verrouillées dans des formes anciennes, ou des formes plus récentes mais demeurées en marge. Ainsi, dans les économies industrialisées, où domine le mode de production capitaliste, coexistent encore aujourd'hui, à côté des entreprises capitalistes, des formes précapitalistes de production, telles que l'artisanat ou la petite agriculture, et des formes non capitalistes, plus récentes encore, mais qui ne sont pas parvenues à s'imposer, telle l'économie sociale.

Pour être dominante, une forme d'organisation sociale de la production doit être en adéquation avec le mode de production. Pour Marx, ce que l'on appelle aujourd'hui « l'environnement institutionnel » joue donc un rôle déterminant dans la persistance d'un mode particulier d'extraction de la plus-value, si bien qu'examiner uniquement les qualités « intrinsèques » d'une forme organisationnelle donnée, dans l'hypothèse où cela puisse se

faire – ce qui n’est d’ailleurs pas certain –, ne peut suffire à émettre des hypothèses concernant ses chances de survie dans la concurrence qui l’oppose à d’autres formes. Enfin, le développement d’un mode de production implique des transformations dans la forme dominante elle-même prise par l’organisation de la production.

De même que coexistent des types d’organisation appartenant à des modes de production différents, coexistent aussi différentes modalités d’organisation appartenant à un même mode de production et ayant successivement joué un rôle dominant. L’essentiel des travaux de Marx en la matière porte sur l’analyse du mode de production capitaliste et, pour cette raison, examine surtout la pluralité des modes capitalistes d’extraction de la plus-value qui se sont succédé et continuent, pour la plupart, à coexister.

5. La division du travail et la manufacture

Les diverses modalités par lesquelles le mode de production capitaliste a mis en œuvre la coopération, au fil de son développement, ont répondu à chaque étape au besoin de valorisation du capital, compte tenu des rapports de force en présence. Pour Marx, la manufacture est, d’un point de vue historique, la première forme organisationnelle, destinée à extraire la plus-value, que l’on peut qualifier de spécifiquement capitaliste. Ayant prédominé de la Renaissance au premier tiers du XVIII^e siècle, « à son début, la manufacture se distingue à peine des métiers du moyen âge, si ce n’est par le plus grand nombre d’ouvriers exploités simultanément » (*ibid.*, p. 860). Par la seule innovation qu’elle introduit, la concentration systématique des forces de travail, la manufacture met en œuvre directement la coopération sous sa forme la plus simple. Ce rassemblement rendra possible, dans un second temps, de profondes transformations : l’apparition de la division parcellaire du travail naît de la manufacture.

Initialement, la manufacture consiste donc à rassembler un grand nombre d’artisans en un même lieu pour produire ensemble une même marchandise. Chaque artisan, par son métier, maîtrise la totalité d’un processus de production. Un métier comporte un ensemble large de tâches faisant appel à des savoir-faire et des techniques variés, il repose sur la dextérité humaine, à laquelle s’associent différents outils manuels plus ou moins spécifiques et sophistiqués. Enfin, l’artisan de métier à la fois conçoit et exécute son propre travail. Que la manufacture ait rassemblé initialement plusieurs métiers distincts et complémentaires, en vue de produire une même marchandise finale, ou bien un seul et même métier fabriquant directement un même produit, Marx considère que la logique à l’œuvre fut la même¹. Durant une première phase de coopération simple, les métiers rassemblés continuent d’exister au sein de la manufacture sans transformation, seuls jouent les esprits animaux et les rendements d’échelle liés à la simultanéité et l’économie sur les coûts fixes : un même ouvrier exécute le même ensemble de tâches que celles qu’il exerçait auparavant au sein de l’atelier artisanal dispersé. Dans un second temps, une cause exogène plus ou moins accidentelle telle qu’un surcroît de demande, vient provoquer la transformation de l’organisation du travail. Les métiers sont décomposés, puis une recombinaison a lieu autour des procédés de production.

Jusque-là, dans le cas de l’intégration verticale, un même procédé technique pouvait être mobilisé par plusieurs métiers différents. Une nouvelle spécialisation bornant le savoir-faire individuel prend alors place non pas autour des métiers mais autour des procédés. La manufacture se transforme, de combinaison de métiers, elle devient combinaison de procédés.

Les capitalistes impulsent le même processus, mais plus rapidement, dans le cas de l’intégration horizontale. Par la suite, chaque opération connaît à son tour un processus de subdivision de plus en plus poussé, au fil de l’intensification de la production, c’est-à-dire à mesure que les débouchés et la concentration du capital s’accroissent.

¹ Pour employer le langage contemporain, dans le premier cas, plusieurs métiers différents rassemblés, il s’agit d’une concentration verticale de l’activité, dans le second cas où un seul métier est concerné, on parle de concentration horizontale.

Cette division parcellaire du travail est pour Marx une forme élaborée de coopération. Même si l'ouvrier est de plus en plus isolé sur son poste de travail, séparé des autres ouvriers et cantonné à un petit nombre de tâches circonscrites, prises dans un vaste processus, la simultanéité et la complémentarité des actions les rendent constitutives d'un tout cohérent qui dépasse la somme des parties. Marx insiste à de nombreuses reprises sur le fait que la décomposition du processus de production, en un grand nombre de tâches d'inégales durées effectuées par des travailleurs spécialisés, nécessite une coordination et une maîtrise du temps minutieuses où la simultanéité des actions indépendantes reliées successivement les unes aux autres impose par elle-même l'interdépendance des membres du travailleur collectif et il résume : « *c'est le travailleur collectif formé par la combinaison d'un grand nombre d'ouvriers parcellaires qui constitue le mécanisme spécifique de la période manufacturière* » (op. cit., chap. XIV, III, p. 890, souligné par Marx).

Dans la manufacture, le machinisme ne s'est pas encore développé. Les gains de productivité proviennent uniquement de l'effet de la division du travail. Celle-ci opère à deux niveaux. D'une part, elle permet des gains de temps en réduisant ou supprimant les porosités de la journée de travail : avec la spécialisation dans un petit nombre de procédés simplifiés, le travailleur parcellisé ne perd plus de temps en passant d'une espèce d'ouvrage à une autre ou en changeant fréquemment d'outil. Davantage de travail est alors dépensé dans un temps donné, son intensité s'accroît. D'autre part, la spécialisation parcellaire implique des gains en habileté, inégalés jusque-là par l'artisan, à tel point que le corps des individus en vient même à se transformer par l'adaptation exclusive à un petit nombre d'opérations. Le travailleur collectif maîtrise mieux le métier, en termes d'adresse, que l'artisan.

Il y a chez Marx l'idée que si les aptitudes individuelles diffèrent au départ, ce qui peut jouer un rôle initial dans la spécialisation, c'est surtout la division parcellaire qui crée les aptitudes individuelles en fonction des besoins de la manufacture. L'homme est véritablement modelé par son travail et la fonction particulière qu'il occupe ; il est « *approprié et annexé sa vie durant* » (ibid., p. 891) à sa fonction. La spécialisation des membres du travailleur collectif dans diverses fonctions nécessitant plus ou moins de force ou d'adresse « *crée ainsi une hiérarchie des forces de travail à laquelle correspond une échelle graduée des salaires* » (loc. cit.). Avec la manufacture, le laboratoire secret de la production est un lieu de différenciation, de classements minutieux, bref, de hiérarchisation.

À côté ou plutôt au dessous de cette segmentation, se développe un travail indifférencié « *dont le premier venu est capable* » (loc. cit.), cela produit « *une classe de simples manouvriers que le métier du Moyen Age écartait impitoyablement* » (loc. cit.). Avec la manufacture, l'absence de tout développement des facultés personnelles, donc l'absence de spécialisation, devient aussi une spécialité ; apparaît ainsi une distinction entre habiles et inhabiles. Comparée au métier, la force de travail manufacturière, soit spécialisée dans un petit nombre de tâches soit sans aucune spécialité, nécessite moins d'apprentissage, ce qui lui fait perdre de la valeur et accroît d'autant la plus-value. On touche ici à l'essence de la division parcellaire du travail chez Marx. La division manufacturière du travail transforme le travail complexe de l'artisan en travail simple. Cette décomposition du métier en un ensemble de tâches simples a pour effet de modifier la répartition. Elle accroît la part de la plus-value, certes en raison de l'accroissement de productivité qu'elle procure mais, surtout, en raison de la réduction de la valeur de la force de travail qu'elle induit directement. C'est la plus-value relative.

Enfin, avec le développement de la virtuosité parcellaire, à l'image du corps de l'artisan, les outils se transforment et s'adaptent. Ils se spécialisent et se différencient à leur tour : « *La période manufacturière simplifie, perfectionne et multiplie les instruments de travail en les accommodant aux fonctions séparées et exclusives d'ouvriers parcellaires* » (op. cit., chap. XIV, II, p. 882). Cette simplification des tâches et des outils est le prélude à l'emploi des machines, « *lesquelles consistent en une combinaison d'instruments simples* » (loc. cit.), dont elle crée les conditions matérielles. Si les outils de l'artisan sont adaptés et

spécialisés aux tâches parcellaires, par l'ouvrier de manufacture lui-même, ceci s'accompagne d'une séparation entre conception et exécution du processus productif d'ensemble. Par l'éclatement du métier, l'ouvrier est individuellement dépossédé de la maîtrise d'ensemble du procès de production, lequel ne se retrouve qu'au niveau de l'atelier. Cette maîtrise et cette connaissance globale revêt désormais un caractère uniquement collectif et se voit, en tant que connaissance collective, que s'est appropriée le capital, selon le même principe par lequel les forces sociales du travailleur collectif apparaissent d'emblée comme celles du capital. Le capital dépossède l'ouvrier de son savoir et, ce faisant, cherche à maîtriser toutes les connaissances utiles à sa valorisation. Pour Marx, la séparation entre conception et exécution constitue la marque de la division capitaliste du travail. Celle-ci distingue les habiles des inhabiles et hiérarchise y compris les habiles entre eux. Par la séparation entre conception et exécution, elle les dépossède de leurs savoirs ouvriers. La spécialisation parcellaire tend à réduire le métier à du travail simple, ce qui diminue la valeur de la force de travail. Ainsi, la division du travail opère avant tout une modification dans la répartition du produit ; elle accroît le taux d'exploitation. La division du travail subordonne les ouvriers au capital et accroît leur dépendance. Mais ils ne subissent pas ce processus passivement. A mesure donc que se développe la division du travail, qui naît de la concentration des moyens de production, s'accroît avec elle la résistance ouvrière. Le capital est alors contraint d'engager de manière croissante des « faux frais », pour rémunérer le travail de surveillance.

6. La fabrique

À son tour, la manufacture sert de base technique à une forme organisationnelle nouvelle, la fabrique, qui vient la supplanter en permettant au capital d'accroître encore la masse et le taux de la plus value. La fabrique se caractérise par l'emploi généralisé du machinisme. La logique à l'œuvre dans la manufacture se poursuit dans la fabrique à une échelle qui désormais dépasse les forces humaines. Jusque là, dans la manufacture, la division du travail revêtait un caractère subjectif dans la mesure où « *Si l'ouvrier est ici approprié à une opération, l'opération est déjà d'avance accommodée à l'ouvrier* » (op. cit., chap. XV, I, p. 924). Avec la fabrique, la division du travail devient objective, elle s'incarne dans la machine indépendamment de l'ouvrier.

Une fois la parcellisation des tâches mise en place par la manufacture, l'ouvrier est remplacé dans la fabrique par la machine, laquelle exécute une ou plusieurs tâches parcellaires et se voit reliée à d'autres machines. Ainsi, si jusque-là la machine indépendante existait bel et bien et trouvait sa place dans une division manufacturière bornée par la force et l'adresse humaine, en revanche dans la fabrique apparaît le système de machines. Il se présente comme combinaison de machines-outils. Celles-ci permettent non seulement de déployer sans arrêt une force motrice infiniment supérieure à la force humaine, et même à la traction animale, mais aussi, par la continuité et l'uniformité de leur mouvement, d'obtenir une qualité constante, une vitesse plus importante et une régularité parfaite. Mais, ici encore, Marx distingue l'accroissement de productivité proprement technique et collectif lié à la machine de ce qui relève plus spécifiquement de l'exploitation capitaliste. Son originalité réside dans l'attention portée à l'usage spécifique que fait le capital du machinisme. La machine et la technique ne sont pas capitalistes en elles-mêmes, mais le capital a su les mobiliser pour exploiter la force de travail. C'est sur ce dernier point qu'insiste l'auteur, notamment par la métaphore militaire destinée à rendre compte du despotisme qui caractérise de la discipline de fabrique. Ainsi, au lieu de libérer le travailleur, en le remplaçant, la machine, utilisée par le capital, sert à maîtriser encore davantage ce que fait le travailleur, c'est-à-dire à le soumettre réellement au procès de production par une division objective du travail.

Le processus de production est désormais organisé à partir de la machine. Celle-ci vient se substituer à un ou plusieurs ouvriers pour faire une seule ou plusieurs opérations différentes, mais, si le moyen de travail devient par là concurrent de la force de travail, toute

forme de travail ne disparaît pas pour autant. Il est nécessaire, d'une part, de s'occuper de la machine par un travail de manœuvre : la surveiller, l'approvisionner en consommations intermédiaires, l'entretenir etc. et, d'autre part, de fabriquer des machines. La machine nécessite donc un travail commun qui lui est spécifique. Dès lors, la coopération dans la fabrique « *devient une nécessité technique dictée par la nature même de son moyen* » (*ibid.*, p. 931).

L'apparition et la diffusion, de branche en branche, de la machine dans la grande industrie donne lieu à un double mouvement. D'une part, au niveau de son emploi, elle contribue à rendre inutile le travail spécialisé de la manufacture en ne nécessitant plus qu'une force de travail inhabile et indifférenciée. D'autre part, elle suppose que se développe une industrie nouvelle, celle de la construction de machines qui nécessite, en grand nombre, des ouvriers spécialistes. Et, à son tour, cette construction de machines, tout d'abord artisanale puis manufacturière, va donner lieu à l'emploi généralisé d'autres machines qui, elles-mêmes, se substituent les unes aux autres à mesure de leur obsolescence.

Une tendance à la bipolarisation de la force de travail se manifeste. D'une part, une force de travail indifférenciée vient remplacer les ouvriers spécialisés de la manufacture. Il ne subsiste plus que deux types d'ouvriers : les travailleurs aux machines-outils, auxquels sont subordonnés les manœuvres. D'autre part, une force de travail spécialisée dans la production, l'entretien et la surveillance des machines est alors requise par le capital. Elle constitue une classe supérieure de travailleurs que Marx considère comme numériquement insignifiants. Mais une telle segmentation binaire n'est jamais achevée en tant que telle, elle n'est qu'un processus qui naît et s'interrompt à mesure que le machinisme s'empare de nouveaux domaines et que disparaissent certaines activités. La segmentation de la force de travail, à un moment donné, ne comprend donc pas deux strates mais plusieurs, même si pour Marx celle correspondant aux travailleurs inhabiles tend à augmenter.

Le machinisme permet au capital de se passer non seulement de la force musculaire, destituant ainsi le père de famille par sa mise en concurrence avec sa femme et ses enfants, mais aussi du travailleur spécialisé résultant de l'éclatement du métier dans la manufacture : « *L'ouvrier, comme un assignat démonétisé, n'a plus cours* » (*op. cit.*, chap. XV, v, p. 965). Le machinisme, en créant une population superflue, accroît donc le nombre des salariés mis en concurrence les uns contre les autres si bien que la valeur de la force de travail de l'ouvrier s'en trouve diminuée. Cette diminution conduit à ce que toute la famille soit désormais exploitée.

L'indifférenciation de la main-d'œuvre résulte de l'objectivation de la division du travail dans la machine si bien que « *le mouvement d'ensemble de la fabrique procède de la machine et non de l'ouvrier* » (*op. cit.*, chap. XV, IV, p. 954). Dès lors, le travailleur aux machines ou le manœuvre deviennent très facilement remplaçables par l'employeur : « *un changement continu du personnel n'amènerait aucune interruption dans le procès de travail. (...) [L]a rapidité avec laquelle les enfants apprennent le travail à la machine supprime radicalement la nécessité de le convertir en vocation exclusive d'une classe particulière de travailleurs* » (*loc. cit.*). De la manufacture à la fabrique, une inversion a donc eu lieu : « *Dans la manufacture, l'ouvrier se sert de son outil ; dans la fabrique il sert la machine* » (*ibid.*, p. 955). Dans la manufacture, les ouvriers détenaient encore collectivement la maîtrise du métier, qu'ils avaient perdue individuellement ; mais, par la subordination à la machine, tout contrôle ouvrier du procès de production est définitivement perdu au profit du capital. Par la division parcellaire du travail, le capital s'approprie la connaissance du procès de production. Par le machinisme, il s'approprie définitivement son contrôle. Jusque-là, le capital dépendait du savoir-faire de l'ouvrier spécialisé, c'est-à-dire des moyens subjectifs de production. Au contraire, avec la fabrique, le travail se simplifie à l'extrême. Le travailleur est rendu dépendant des moyens de production objectifs que lui oppose le capital.

Les compétences pratiques et intellectuelles possédées par l'ouvrier ne sont pas données *a priori* mais résultent du rapport de production. A mesure de son développement, le

capital s'empare des savoirs ouvriers. Il les incorpore objectivement au procès de production par la division du travail et par le machinisme. En retour, le travailleur aux machines ne sait plus rien faire, mis à part servir la machine. Sans elle, il n'est d'aucune utilité pour personne. De ce point de vue, il dépend de sa machine, c'est à dire du capital, pour être productif et pour pouvoir prétendre à un revenu. La fabrique contribue non seulement à réduire la valeur de la force de travail par l'indifférenciation des tâches, déjà simplifiées par la manufacture, mais aussi à rendre la main-d'œuvre objectivement dépendante du capital au sein même du procès de production. La division du travail dans la sphère de la production n'est pas pour Marx donnée par la technique. Elle est le moyen par lequel s'affirme un certain type de rapports de production. Il en va de même pour l'ensemble de l'organisation du processus de travail. La technique n'apparaît pas, elle non plus, comme une donnée, mais comme une variable mobilisée par le capital pour s'approprier le savoir ouvrier et rendre le travailleur techniquement dépendant.

7. Subordination formelle et réelle du travail au capital

Dans un texte inédit, connu sous le nom de *VI^e chapitre inédit du Capital*, Marx approfondit l'analyse de la subordination, ou de la soumission, du travail au capital. Il distingue la soumission formelle de la soumission réelle. La soumission formelle se rapporte aux débuts du capitalisme, moment où le capital s'empare d'un procès de travail encore artisanal, qu'il ne maîtrise donc pour cette raison pas encore ; mais elle continue par la suite à coexister comme forme particulière au sein du mode de production capitaliste pleinement développé. Dans les débuts de la manufacture, le capital ne change rien au mode de production réel, il se contente de rassembler des artisans de métier. La subordination du procès de travail se traduit uniquement par le fait que « *l'ouvrier passe sous le commandement, la direction et la surveillance du capitaliste* » (Marx [1971], p. 176-7). Le capital n'a alors pas prise sur le contenu du travail, il se contente d'agir par la surveillance sur la quantité de travail. Par rapport au système artisanal, où l'ouvrier est alternativement producteur puis vendeur de son produit, la soumission formelle rend continu le procès de travail car le producteur, devenu salarié, n'a plus à s'interrompre pour vendre les marchandises. Le travailleur vend sa force de travail au capitaliste et c'est ce dernier qui désormais vend le produit du travail. Cette séparation entre le travailleur et son produit, où la tâche de production incombe au salarié et celle de vente au capitaliste, est en quelque sorte la forme primitive de la division capitaliste du travail. Autrement dit, l'ouvrier artisan devient salarié parce qu'il vend désormais sa force de travail au lieu du produit de son travail. Le premier moment de la production capitaliste correspond donc à la prise de contrôle de la marchandise par le capital. Cette prise de contrôle « libère » l'ouvrier de la tâche de commercialisation et permet ainsi au capital d'exiger, par la surveillance et le contrôle, un effort productif continu. Réduire les porosités de la journée de travail et accroître sa durée totale, c'est-à-dire augmenter l'intensité et le temps de travail par la coercition, est le seul moyen pour le capital d'obtenir et accroître la plus-value. La plus-value absolue se présente donc comme spécifique à la subordination formelle.

Une fois la soumission formelle du travail acquise par le capital, celui-ci s'empare progressivement du procès de production et le transforme de manière à ce qu'il réponde au besoin de sa propre valorisation, ce qui donne lieu à un mode de production désormais spécifiquement capitaliste, lequel « *révolutionne progressivement la technique du travail et le mode d'existence réel de l'ensemble du procès de travail en même temps que les rapports entre les divers agents de la production* » (*ibid.*, p. 194, souligné par Marx). La soumission réelle du travail au capital correspond donc à l'appropriation non plus seulement du produit et du temps de travail mais de la manière même dont s'exécute le travail. Celui-ci devient réellement un instrument du capital. Par la recomposition de la division du travail, tout d'abord dans la manufacture puis avec le machinisme, le capital parvient à réduire la valeur

de la force de travail. La subordination réelle est donc le moyen d'obtenir la plus-value relative.

Marx considère que ces deux formes de subordination non seulement coexistent, mais donnent lieu l'une à l'autre : la subordination ne peut devenir réelle que si elle se présente déjà comme formelle, mais, en outre, en transformant le procès de production, elle donne naissance à des branches nouvelles qui, au début de leur développement, se contentent de soumettre formellement la force de travail. Toute nouvelle activité qui émerge pour répondre aux besoins nouveaux du développement de la production spécifiquement capitaliste dans les branches déjà existantes est d'abord plus ou moins artisanale dans son organisation, c'est-à-dire fondée en premier lieu sur les savoir-faire de travailleurs réellement autonomes et formellement soumis au capital. Ce n'est que dans un second temps qu'il s'approprie à nouveau ce procès de travail en le recomposant et en le codifiant, bref en le rendant extérieur au travailleur, *i. e.* en l'objectivant. À mesure que se développe la production capitaliste, se produit au même moment, et dans des branches différentes, soumission à la fois formelle et réelle. L'une précède l'autre dans une même branche, puis la seconde suscite la première dans une nouvelle branche, et ainsi de suite.

Au fil du développement capitaliste, le renouvellement du processus d'appropriation du métier par le capital, au moyen de la soumission formelle puis réelle, opère constamment. De nouvelles branches sont créées par le développement même de la soumission réelle du travail au capital dans les industries les plus développées. Au départ, la dimension modeste de ces branches nouvelles fait que le capital ne peut matériellement pas s'y soumettre d'emblée le travail de manière réelle, il est contraint de tolérer que le procès de production demeure par son contenu entre les mains de travailleurs très qualifiés ; la valeur de cette force de travail experte demeure élevée et le capital n'aura de cesse de la réduire par la soumission réelle à mesure de son développement.

8. Les travaux contemporains

Cette analyse a inspiré de nombreux travaux durant le XX^e siècle mais c'est au cours des années 1970 et 1980 qu'un renouveau particulièrement actif a eu lieu en Europe occidentale et aux États-Unis. En France, les réflexions sur la division du travail se focalisent en particulier sur la relation entre l'organisation du procès de production et la technique. Les uns considèrent, dans la lignée des radicaux et des marxistes américains, que la technique est moins un déterminant de l'organisation qu'un instrument, lui-même produit par des rapports de classe déterminés, mobilisé par le capital pour mettre en œuvre l'exploitation (Gorz [1973], Coriat [1976], Dockès et Rosier [1983]). Dans le même esprit, les premiers travaux d'Habermas influencés par Marcuse, dont l'ascendant sur les radicaux américains fut considérable, vont jusqu'à considérer la science et la technique comme l'idéologie des rapports de production capitalistes. D'autres auteurs insistent au contraire sur le déterminisme technique en matière d'organisation de la production (Jacot [1984]). Dans le monde anglo-saxon, à partir du début des années 1970, les radicaux américains (Marglin [1974], Edwards, Gordon et Reich [1982], Arestis et Sawyer [1994]) développent leurs conceptions sur la segmentation du marché du travail en reliant les stratifications de la main-d'œuvre sur le marché du travail à l'organisation de la production. Suivant Marglin, ils analysent la division du travail comme une stratégie politique mise en place par le capital qui, dès lors, « divise pour régner » (Tinel [2004]). Mais les marxistes américains, tenants de la théorie du capital monopoliste (Baran et Sweezy [1966]), sont sans doute les auteurs qui ont suivi Marx le plus fidèlement dans son analyse du procès de production. Ainsi, Braverman reprend le thème marxiste de la subordination réelle, sans pourtant avoir eu connaissance de l'existence du chapitre inédit. Il analyse la logique de la diffusion du taylorisme au XX^e siècle tout d'abord dans l'industrie, puis dans les services. Cet ouvrage a, par la suite, donné lieu à de nombreuses publications et à un débat, connu sous le nom de *labor process debate*, qui se

poursuit aujourd'hui encore (Braverman [1974], Brighton Labor Process Group [1977], Haslam [1994]).

Arestis, Philip et Sawyer, Malcolm (ed.) [1994] *The Elgar Companion to Radical Political Economy*, Edward Elgar.

Baran, Paul et Sweezy, Paul [1966] *Le capitalisme monopoliste*, 1968, Maspero (édition originale : *The monopoly capital*, Monthly Review Press, 1966).

Braverman, Harry [1974] *Travail et capitalisme monopoliste, la dégradation du travail au XX^e siècle*, 1976, Maspero (édition originale : *Labour and monopoly capital*, Monthly Review Press, 1974).

Brighton Labor Process Group [1977] « The capitalist labor process », *Capital and Class*, 1, spring, pp. 3-26.

Coriat, Benjamin [1976] *Science, technique et capital*, Seuil.

Dockès, Pierre et Rosier, Bernard [1983] *Rythmes économiques, crises et changement social, une perspective historique*, La Découverte / Maspero, Paris.

Edwards, Richard, Gordon, David M. et Reich Michael [1982] *Segmented work, divided workers*, Cambridge University Press.

Gorz, André (éd.) [1973] *Critique de la division du travail*, Paris : Seuil (Points)

Habermas, Jürgen [1973] *La technique et la science comme idéologie*, Denoël (première édition allemande en 1968).

Haslam, Colin [1994] « Labour process debate », in, Arestis & Sawyer [1994], pp. 236-240.

Jacot, Jacques-Henri (éd.) [1984] *Travailleur collectif et relations science-production*, Paris : Editions du CNRS.

Labica, Georges et Bensussan Gérard (éd.) *Dictionnaire critique du marxisme*, Puf (Quadrige).

Marglin, Stephen [1974] « À quoi servent les patrons ? Origines et fonctions de la hiérarchie dans la production capitaliste », in Tinel [2004] pp. 95-148 (édition originale : "What do bosses do? The origins and functions of hierarchy in capitalist production" *Review of Radical Political Economics*, 6:2, summer 1974, pp. 60-112).

Marx, Karl [1867] *Le Capital*, in *Œuvres Économie I*, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), 1965.

Marx, Karl [1971] *Un chapitre inédit du Capital*, UGE (10/18).

Tinel, Bruno [2004] « A quoi servent les patrons ? » *Marglin et les radicaux américains*, ENS Editions.